

I

Dans un petit village des Pyrénées au début des années 80

Pilar arrêta sa voiture sur le bas-côté, à l'ombre d'un chêne vert et consulta la carte une fois de plus pour repérer la route qui devait la mener jusqu'à Biescas de Obago. Elle la tourna dans tous les sens en essayant de l'orienter pour y comprendre quelque chose. Elle dut enfin admettre qu'elle était perdue.

Ce n'était pas la première fois qu'elle ne parvenait pas à situer Biescas de Obago. Quelques mois auparavant, juste après avoir obtenu son diplôme d'institutrice, elle avait demandé ce poste en le confondant avec Biescas, celui du Haut Gallego, une ville située à l'entrée de la Vallée du Tena.

Le Biescas qu'elle avait cru demander est un village éloigné de Saragosse mais la proximité des stations de ski et de la ville de Sabiñanigo devait lui procurer les distractions auxquelles elle était habituée et sans lesquelles elle ne pouvait vivre. Des bars à l'ambiance agréable où discuter un verre à la main, des discothèques où danser les week-ends, des boutiques où choisir des vêtements, sinon à la dernière mode, mais au moins à l'avant-dernière.

Elle aurait préféré décrocher un poste à Saragosse ou sinon dans un village assez proche de cette ville pour pouvoir faire l'aller et retour dans la journée. Pourtant, n'ayant ni expérience ni mérites reconnus, elle n'avait aucune possibilité de l'obtenir.

Biescas serait finalement supportable jusqu'à ce que, année après année, elle puisse se rapprocher de la capitale.

En allant chercher sa nomination à la Délégation du Ministère de l'Éducation et des Sciences, sa surprise fut des plus grandes quand elle apprit qu'elle n'avait pas choisi le Biescas proche de la vallée du Tena, sur les bords du Gallego, ni même le petit Biescas de la vallée du Bardaji, mais Biescas de Obago, un minuscule village d'élevage que le Ministère situa avec peine. Elle tenta de déposer une réclamation, mais en vain. Elle avait écrit le code postal de Biescas de Obago dans les petites cases du formulaire: elle devait aller là-bas, au moins pendant une année.

Elle ne profiterait ni des boutiques, ni des discothèques, ni des bars sophistiqués: il n'y en avait pas. Une seule longue route sinueuse la relierait au monde. Si l'on pouvait appeler monde, le chef-lieu de canton, un autre village d'à peine 3000 habitants. Elle se trouvait maintenant sur cette route pleine de croisements sans aucun panneau de signalisation. Tout au moins c'est ce qu'elle espérait.

Pilar décida d'attendre que passe une autre voiture pour demander de l'aide et s'assit sur l'une des énormes buses de ciment qui, sur le bas-côté, attendaient d'être posées, Dieu sait où. La fraîcheur de l'air qui contrastait avec le vent chaud, le *bochorno* qui soufflait à Saragosse durant ces derniers jours d'été, ne l'encourageait pas du tout. Malgré la paix, le silence des arbres, le chant des oiseaux, elle avait envie de pleurer. Exilée, elle ne souhaitait ni la fraîcheur, ni la quiétude, ni le silence et encore moins les trilles des alouettes ou les roucoulements des tourterelles. Elle voulait revenir auprès de ses amies, et de son petit ami ou de qui que ce soit, dans des endroits habituels, familiers et citadins.

Elle n'eut pas à attendre longtemps avant que surgisse un camion déglingué transportant des agneaux; tout au moins il ne se passa pas beaucoup de temps selon les critères

montagnards. Parce que pour elle, l'attente parut interminable. Pilar lui fit signe de s'arrêter. Elle put ainsi vérifier que la carte qu'elle avait emportée, lui était inutile. La route avait été agréée par les personnes qui en étaient responsables, tellement agréée que les ingénieurs des Travaux publics l'avaient ajoutée à leurs atlas en lui attribuant une couleur et un numéro. Puis elle était retombée dans l'oubli et personne n'avait pris garde de corriger les cartes et de leur rendre leur état original : aucune route goudronnée ne menait à Biescas de Obago, sauf sur le papier.

En suivant les indications de l'éleveur, elle prit une piste gravillonnée. À la sortie d'un tournant, le village apparut et Pilar s'arrêta pour le contempler. Elle s'assit à nouveau sur l'un des omniprésents tubes de ciment.

Si elle avait été touriste, le paysage l'aurait enchantée. Sur un tertre, à quelques trois cents mètres de la rivière, éclairé par le soleil, s'élevait un village pyrénéen aux toits couverts de lauzes, aux portes en bois surmontées d'un linteau de pierre. Les cheminées toutes dotées de leur *espantabrujas*, la pierre sculptée pour éloigner les sorcières, semblaient attendre l'arrivée de l'automne pour se mettre à fumer et manifester ainsi que la vie s'accrochait toujours à ce recoin des Pyrénées.

Autour des maisons, les potagers s'efforçaient d'arracher à l'automne quelques tomates tardives et dans quelques-uns, les scaroles, les choux et les cardons pointaient la tête : ils apporteraient leur verdure aux repas. Un peu plus loin, les prés et les bosquets, les pâturages, les fenils... Et enfin, la sierra de Suerri, qui ne figure pas, elle non plus, sur les cartes mais dont l'ombre donnait son nom au village puisque obago, en aragonais, signifie « ubac ». Elle était couverte de pins plantés dans les années soixante au grand déplaisir des éleveurs qui avaient ainsi perdu leurs meilleures pâtures. Après plusieurs incendies, les bergers s'étaient résignés aux arbres, non par conviction mais parce que beaucoup d'entre eux avaient émigré

et que les pâturages de la montagne n'étaient plus essentiels à la survie. Ce qui aurait enchanté un touriste, lui fit s'exclamer :
– Mais c'est le trou du c... du monde!

Elle ne parvenait même pas à imaginer comment elle pourrait rester ici ne serait-ce qu'un seul mois et à cause de cette stupide confusion sur le nom du village, elle devrait y passer toute une année scolaire! Essayant de retenir ses larmes, elle remonta en voiture et conduisit jusqu'à atteindre la place du village. Là, elle s'enquit du maire auprès de quelques vieilles en deuil qui la dévisagèrent des pieds à la tête avant de lui répondre.

Le maire s'appelait Vitorián, c'était un homme jeune, de 35 ans, robuste, à la musculature imposante, ce qui n'était pas surprenant puisqu'il était le forgeron du village. Il la regarda avec des yeux inquisiteurs à travers les étincelles de la forge devant laquelle il travaillait.

– La nouvelle institutrice, dit-il. Et avec ces mots il en disait beaucoup. Mais Pilar, peu habituée aux silences montagnards ne sut traduire. Si elle était née à Biescas de Obago, elle aurait su interpréter les minuscules inflexions de la voix et les pauses presque imperceptibles, elle aurait compris que Vitorián la considérait comme un numéro de plus dans la liste des institutrices sans expérience qui arrivaient chaque mois de septembre et qui, à chaque fin d'année scolaire, fuyaient, incapables de résister à l'hiver et à l'isolement.

Les yeux bleus de Vitorián passèrent des souliers à talons au sac à main à la dernière mode, des anglaises de la coiffure au corsage en soie, des ongles peints au noir de l'ombre à paupières et se plantèrent à nouveau sur la forge pour recommencer à marteler le fer rouge. La grille qu'il forgeait lui paraissait plus intéressante; l'institutrice était jolie, il dut l'admettre, mais c'était une beauté citadine, de celles qui ne supportent ni la gelée ni une bourrasque. Une beauté de serre qui lui inspira

une sorte de répugnance. Répugnance n'était pas le mot juste. Il avait seulement envie de lui plonger la tête dans l'abreuvoir des brebis, de lui barbouiller le visage avec quelque détrit, de lui enlever ses souliers à talon pour les jeter au feu et de l'obliger à travailler avec une houe pour effacer la manucure et que lui sortent des ampoules.

Vitorián essuya la sueur de son front et se gratta la tête. Il ne parvenait pas à définir ce que lui inspirait l'institutrice, rien de bon en tout cas. Il haussa les épaules; peu importait la définition, les mots ne sont pas importants mais les sentiments qu'ils recouvrent.

Pilar attendit durant plusieurs minutes un autre accueil. Enfin, elle se risqua à demander où se trouvait la maison de l'institutrice. Le forgeron arrêta de marteler, trempa le fer dans l'eau, prit une clé qui pendait à un clou fiché dans le mur et lui fit signe de le suivre. Durant le trajet, Vitorián ne parla qu'une fois:

– Ne passez pas trop près de l'écurie, il y a des puces.

Ce qui ne rassura pas du tout Pilar. Elle voulut demander si les puces piquaient à travers les panties, mais elle se retint: ce pequenot ne savait probablement pas ce qu'était un panty et elle n'avait pas envie de lui expliquer. D'un autre côté elle n'avait jamais vu une puce et ignorait à quoi cela ressemblait même si elle se les représentait minuscules et voraces. Ils arrivèrent à l'école, une simple maison comme les autres, un peu à l'écart du village, avec de grandes fenêtres du côté du sud pour que les enfants profitent de la lumière du soleil; adossée à celle-ci, une chambre minuscule, une petite pièce servant de salle à manger et une cuisine avec sa légitime cheminée. L'unique signe de modernité était constitué par une salle de bain comprenant un WC, un lavabo et une douche.

– Et je vais vivre là, moi?